

ment de l'exagération. Mais l'exagération qui, en parlant de ces prétentions au merveilleux affirmerait que « tout le moyen-âge vivait là-dessus ; » celle encore qui, pour nous rappeler à l'étude sérieuse de notre pays, déclarerait que « nous connaissons moins la France que la Chine et l'Océanie, » seraient encore plus grandes. Supposons, par exemple, que cette dernière assertion soit prise au sérieux par nos descendants, et qu'ils voient en regard le chiffre des voyageurs qui journellement sillonnent la France sur tous les chemins de fer ; quelle idée pensons-nous qu'ils se fassent de notre intelligence ? Il est bien permis de croire, d'ailleurs, que, si Aymar avait revu son manuscrit, il aurait exercé sur ces traditions hasardées une sage critique, comme fait toujours un écrivain raisonnable, quand la chaleur de la composition s'est refroidie.

D'un autre côté, le reproche d'indifférence en matière historique, quelquefois adressé à notre génération, ne nous paraît pas fondé en présence des ouvrages remarquables qui, depuis un demi-siècle, ont éclairé nos annales nationales. Si le zèle en ce point n'est ni aussi général ni porté aussi loin qu'on pourrait le désirer, peut-être faut-il l'attribuer à deux causes que l'on ne soupçonne peut-être pas, mais que nous nous permettrons de signaler.

Des notions générales de l'histoire moderne, prises à un point de vue élevé, comme celles que Bossuet entreprenait de donner à son illustre élève, sont aujourd'hui un élément nécessaire d'une éducation soignée ; pourvu que ce genre d'enseignement, si attrayant par lui-même, soit sagement limité et n'anticipe pas sur tant d'autres études indispensables au jeune âge. Mais si l'enseignement historique prend une trop grande extension, s'il se développe prématurément et aux dépens des notions purement littéraires et des langues anciennes, si fécondes pour la culture de l'esprit et du cœur, si on en fait trop tôt une étude de chiffres et de faits secondaires, qu'arrive-t-il ? on a en quelque sorte défloré un sujet si digne de captiver plus tard les plus nobles instincts de l'âme, on en a inspiré le dégoût ; on a émoussé cette pointe de curiosité qui fait que dans un âge mûr l'histoire de-